

Le rôle des biographies langagières dans l'identification des identités plurilingues

Hakim Menguellat
Université de Blida - Algérie
thamourthe77@hotmail.com



Synergies Pays Riverains du Mékong n°4 - 2012
pp. 153-169

Résumé : Cet article est basé sur la notion de biographie langagière et son rôle en sociolinguistique. Cette méthode d'enquête, issue de domaines thérapeutiques, est particulièrement utile dans le cas de publics plurilingues et ses prolongements, entre autre dans le domaine didactique, sont très féconds. Après une brève présentation de la notion, et un portrait sociolinguistique de la situation algérienne, une analyse détaillée d'un entretien semi-directif sera présentée afin de montrer l'apport considérable de cette notion pour la recherche scientifique d'un côté, et sa contribution dans la formation des identités plurilingues chez les sujets enquêtés de l'autre.

Mots-clés : biographies langagières / entretiens biographiques / itinéraires plurilingues / acquisition des langues

The contribution of language biographies to the recognition of plurilingual identities

Abstract: This article deals with the notion of language biography and with its role in sociolinguistics. This mode of survey was first introduced in therapeutic fields. It is very useful for plurilingual learners and its didactic outcomes are particularly fruitful. We first introduce the notion and depict the Algerian context from a sociolinguistic perspective. Then we scrutinize a semi-directive interview and show the important contribution of language biographies to research as well as to the emergence of plurilingual identities.

Keywords: language biographies, biographical interviews, plurilingual routes, language acquisition

Cet article est basé sur la notion de biographie langagière et son rôle en sociolinguistique. Cette méthode d'enquête, issue de domaines thérapeutiques, est particulièrement utile dans le cas de publics plurilingues et ses prolongements, entre autre dans le domaine didactique, sont très féconds. Après une brève présentation de la notion, une analyse détaillée d'un entretien semi-directif sera présentée afin de montrer l'apport considérable de cette notion pour la recherche scientifique d'un côté, et sa contribution dans la formation des identités plurilingues chez les sujets enquêtés de l'autre.

Définition

Cette première partie définitoire doit beaucoup au travail synthétique de Simon et Thamin.

La technique de la biographie langagière a connu ces dernières années une grande utilisation en sciences humaines et particulièrement en didactique. Apparue dans une étude de R. Richterich et J.-L. Chancerel datant de 1977, cette technique a connu de nombreuses désignations : histoire de vie, récit de vie, parcours de vie, biographies linguistiques, approche biographique, itinéraire biographique, fragments biographiques etc. De technique, c'est aussi devenu peu à peu une notion, dotée d'enjeux et de théoriciens.

Reconstituer la vie des langues chez l'individu en s'interrogeant sur leur mode d'appropriation ou d'apprentissage, leur rôle dans la vie de cet individu, ses représentations élaborées vis-à-vis de ces dernières au fil du temps, est une tâche qui a pour but d'accéder à l'identité sociolinguistique (d'un individu ou d'un groupe). Par ailleurs, cette technique permet à la personne interrogée d'avoir une attitude réflexive sur son propre parcours, de s'auto-évaluer et de découvrir sa pluralité évolutive. Selon le dictionnaire de Cuq la biographie langagière est :

« l'ensemble des chemins linguistiques, plus ou moins longs et plus ou moins nombreux, qu'elle a parcourus et qui forment désormais un capital langagier ; elle est un être historique ayant traversé une ou plusieurs langues, maternelles, ou étrangères, qui constituent un capital langagier sans cesse changeant. Ce sont au total les expériences linguistiques vécues et accumulées dans un ordre aléatoire, qui différencient chacun. » (Cuq, 2003. p. 37).

Les biographies langagières peuvent être recueillies par le chercheur sous forme écrite ou orale, en une ou plusieurs fois, à partir d'une seule consigne ouverte : « Racontez-moi (ou écrivez) les langues que vous avez rencontrées dans votre vie et la façon dont vous les avez rencontrées. » ou d'un guide souple d'entretien semi-directif. Il va de soi que les formulations varient selon qu'on s'adresse à des enfants (Marie-Rose Moro) ou des adultes (M.C. Penloup), que l'on se place dans un cadre didactique (M. Molinié) ou pas, etc.

Cette démarche interactive permet donc de retracer les différents moments, les lieux et les moyens qui ont mené un individu à rencontrer, s'approprier et reconstituer son répertoire langagier. En effet, il s'agit d'un répertoire en perpétuelle expansion qui est tributaire de l'environnement, des contacts et des capacités du sujet comme le précise Perregaux :

« ... avant tout (d') un récit plus ou moins long, plus ou moins complet où une personne se raconte autour d'une thématique particulière, celle de son rapport aux langues, où elle fait état d'un vécu particulier, d'un moment mémorable. Elle va, à travers cette démarche, se réapproprier sa propre histoire langagière telle qu'elle a pu se constituer au cours du temps » (citée par Thamin et Simon, 2011, p.4).

Mais l'apport des biographies langagières n'est pas seulement informatif pour le chercheur. Car les biographies langagières permettent aussi au sujet enquêté d'avoir un regard critique sur les rapports et les relations qu'il entretient avec les langues qui l'entourent. Le fait d'exprimer et de relater son histoire avec les langues favorise l'émergence d'une conscience sociolinguistique et la manifestation de ses représentations et attitudes vis-à-vis des langues, comme le confirment Thamin et Simon :

« Dans une perspective de recherche, les biographies langagières se prêtent à une double exploitation puisque si elles constituent un outil heuristique pour le chercheur, elles sont également, pour le sujet lui-même, l'occasion d'un retour réflexif sur sa vie plurilingue et sur son apprentissage des langues. Les biographies langagières permettent au chercheur de cerner les lieux de processus réflexifs, de saisir certaines traces des influences mutuelles des langues en contact et d'entrevoir certaines manifestations de la conscience plurilingue à travers les pratiques langagières déclarées, qui sont nécessairement passées par le filtre de représentations et attitudes. » (Thamin et Simon, *op. cit.* p. 5).

Dans notre cas, il s'agit d'entretiens semi-directifs, effectués avec des collégiens algériens (ville de Blida) et leurs familles, pour connaître les langues côtoyées par nos élèves hors de la classe et connaître les divers répertoires plurilingues en action dans notre ville. L'exemple sur lequel nous allons nous appuyer est celui d'un père de famille, interrogé au cours de notre enquête de doctorat. Son discours nous a paru assez intéressant pour mériter une étude de cas approfondie, qui va au-delà du traitement collectif et donc nécessairement en partie plus superficiel, que nous avons effectué dans notre thèse.

En partant du principe que, derrière un monolinguisme affiché, se retrouve un plurilinguisme latent, nous allons à travers l'analyse de cet entretien tenter de brosser cette identité plurilingue dans sa complexité, ses contraintes et son existence dans et pour l'individu.

Nous allons au préalable donner une brève présentation de la situation sociolinguistique algérienne dans laquelle évolue le sujet de notre enquête¹.

Des pratiques complexes

Avec toute la prudence qui s'impose et en sachant que toute généralisation hâtive risque de fausser, voire de trahir, la réalité sociale de notre terrain, on peut dire que le contexte linguistique algérien se caractérise par la coexistence de plusieurs langues qui sont l'arabe standard, l'arabe algérien (ou dialectal ou *derja*), le tamazight avec ses différentes variantes et le français. Il est en effet très difficile de décrire les langues des Algériens car celles-ci varient selon les contrées, les habitudes familiales, les milieux sociaux.

Dans une situation de pluralité de variétés linguistiques où s'interpénètrent plusieurs codes, nous trouvons toujours une dominante d'une langue sur les autres ; cela est dû à plusieurs facteurs comme l'immigration, le cursus scolaire, le milieu socio-culturel, les représentations véhiculées envers cette langue et la réaction envers l'unilinguisme imposé et officiel.

Pour décrire la réalité linguistique algérienne, il est important de rendre compte de la coexistence dans un même discours de deux langues ou plus, ce qui est une situation de multilinguisme complexe. La complexité linguistique algérienne vient du fait que les pratiques des locuteurs sont elles-mêmes mélangées et non uniformes. L'entretien que nous avons effectué, comme nous allons le voir, atteste de ce maniement des mélanges dans les discours quotidiens.

La réalité linguistique algérienne ne se présente pas comme une situation diglossique où coexisteraient une langue dominante (arabe classique, langue officielle et nationale) et d'autres langues dominées (arabe algérien, tamazight², le français). De l'homme religieux qui fait appel à l'arabe algérien pour l'explication des versets coraniques fortement codifiés et inintelligibles pour la majorité du public, en passant par le cours donné par les enseignants en se référant à l'arabe algérien, pour arriver à certains canaux d'information comme les journaux, les chaînes de télévision ou de radio, qui utilisent l'arabe algérien pour transmettre l'information, la diglossie fergusonienne ne peut s'appliquer au contexte algérien :

« de continuelles incursions des deux variétés sont observées même dans des situations et types de discours considérés par C. Ferguson comme étant exclusivement réalisés dans l'une ou l'autre des variétés. » (Taleb Ibrahim, p. 46).

Qu'en est-il alors du bilinguisme en Algérie ? Taleb-Ibrahim explique :

« Il sera d'abord un bilinguisme fait de dialectes (arabes, berbères) français, bilinguisme de nécessité qui a pu déboucher surtout dans les milieux populaires citadins, à la création d'un *sabir franco-arabe* (...) puis avec l'accession - quoique limitée - des musulmans algériens à l'Ecole française, le bilinguisme (avec l'utilisation du français) a touché toutes les couches sociales à des degrés divers et sous des modalités diverses, trahissant dans sa plus ou moins grande intégration dans les pratiques des locuteurs une fonction de différenciation sociale qu'il continuera d'assumer après l'Indépendance et les rapports qu'entretiennent ces mêmes locuteurs à cette langue à la fois dans leurs conduites mais aussi dans leurs représentations. Ainsi donc, comme le note A. Sayad le concept de bilinguisme dans sa conception la plus étendue, recouvre des réalités linguistiques de forme différentes, allant du *sabir indigent peu respectueux de la grammaire et de la morphologie du vocabulaire emprunté*, au bilinguisme le plus achevé qui suppose selon les nécessités du discours, la pratique sûre et correcte et distincte des deux langues. » (Taleb-Ibrahim, op. cit. p. 51-52).

Cette citation montre combien il est difficile de mesurer le degré du bilinguisme en Algérie, selon la catégorie et la communauté sociale d'appartenance, selon le lieu de résidence : le degré du bilinguisme varie en fonction du milieu familial, du statut social et des représentations de l'individu.

La complexité des usages linguistiques en Algérie nous mène à dire que la prudence doit présider à toute volonté de description sociolinguistique. En effet, tout discours est marqué par les intentions de celui qui le produit et décrire tous les usages langagiers comme des langues à parts égales peut sembler une prise de position discutable. De même, valoriser les pratiques algériennes de contacts et mélanges des langues comme l'émergence d'une véritable langue

algérienne constitue sans doute une audace scientifique qui peut avoir des détracteurs. Une fois ces prémisses exprimées, on peut passer à présent au terrain particulier de notre enquête, qui est la Wilaya et plus particulièrement l'agglomération de Blida (une ville située à 50 km de la capitale Alger).

Présentation de la ville de Blida

Comme le définit Calvet :

« La ville est le lieu par excellence de ces contacts de langues. L'urbanisation et les migrations font en effet converger les grandes cités des groupes de locuteurs qui viennent avec leurs langues et créent ainsi du plurilinguisme avant, parfois, de s'assimiler à la langue dominante. » (Calvet, 1993. p. 39).

Située au Nord de l'Algérie, la Wilaya de Blida est au centre de la plaine de la Mitidja³, limitée au Sud par la Wilaya de Médéa, au Nord par les Wilayas d'Alger, Tipaza et Boumerdès, à l'Ouest par la Wilaya d'Ain Defla et à l'Est par la Wilaya de Bouira. Cette Wilaya occupe, par sa position géographique, une place stratégique. A environ 50 km de la capitale économique et politique Alger, où se concentre la quasi totalité des administrations et une population dense et reliée aux autres Wilaya par la route nationale n°1, la région de Blida, ville-garnison et première région militaire, est convoitée par la majorité des fonctionnaires migrants. Par ailleurs, sa vocation agricole avec ses terres riches et fertiles, attire les commerçants de toutes les régions du pays pour s'approvisionner surtout en agrumes.

Ce positionnement géographique et commercial a favorisé le brassage et le métissage des populations. En effet, la cohabitation à côté des Blidéens d'origine, des Kabyles, des M'Zab, des Algérois, ainsi que des gens des régions de l'intérieur du pays, a rendu cette région cosmopolite. La rencontre de ces différentes populations d'Algérie a engendré un contact de langues et la formation d'un parler mélangé et complexe. Ce tableau, nécessairement imparfait, d'une situation complexe et encore peu ou mal étudiée, montre que l'apprentissage d'une langue ou de pratiques linguistiques en Algérie, quelles qu'elles soient, doit connaître le substrat linguistique où elles s'enracinent et s'appuyer sur lui.

A partir de ce qui précède, on peut déduire que la population de Blida est multilingue, à cause des apports de communautés extérieures à la région : des fonctionnaires, des commerçants, des militaires, des travailleurs agricoles, etc. Il en découle dans la ville et les agglomérations environnantes des contacts de langues et de cultures diversifiés. Mais si la vie quotidienne permet aux langues de se rencontrer et parfois de se mélanger, il est intéressant de remarquer que certaines communautés, pour des raisons surtout culturelles, restent soudées entre elles et continuent à faire vivre les habitudes quotidiennes et linguistiques de leurs régions d'origine.

Quelles langues parlent les Algériens ?

On l'a dit, le contexte linguistique algérien se caractérise par la coexistence de plusieurs langues qui sont l'arabe standard, l'arabe algérien (ou dialectal

ou derja, nous y reviendrons), le tamazight avec ses différentes variantes et le français, qu'il convient de présenter succinctement. Ces diverses langues se mêlent mais on peut parfois les distinguer.

L'arabe standard moderne

En accédant à l'indépendance en 1962, l'orientation idéologique du pays confère à l'arabe standard moderne le statut de langue officielle et nationale unique, sans oublier cependant qu'il n'existe pas de locuteurs natifs algériens en cette langue. Cette politique linguistique assimilationniste est calquée sur le modèle de l'ancien colonisateur et de son monolinguisme, et est due à plusieurs facteurs.

A la faveur de la prédominance de la confession musulmane dans la majorité de la société algérienne, l'islam religion d'Etat, révélée en arabe, est un facteur déterminant de l'adoption de ce choix. L'aura dont jouit la langue arabe, par son passé prestigieux, notamment dans les domaines de la littérature et de la poésie pré et post-coraniques ainsi que la civilisation arabo-musulmane dont le Maghreb faisait partie, est aussi un facteur de consolidation. La négation subie par le peuple algérien durant la période coloniale, notamment sur le plan linguistique, a provoqué dans l'esprit du pouvoir politique le besoin de s'affirmer à travers une politique d'arabisation qui suppose une généralisation de l'enseignement de la langue arabe dans les différents cycles d'enseignement ainsi que les administrations, comme l'explique Grandguillaume :

« La nécessité de faire une place à cette langue se fonde sur plusieurs raisons : son lien avec un passé reconnu, son lien avec la religion (...). Écartée du paysage culturel durant la colonisation, elle y a été réintégrée par une politique volontariste d'arabisation plus ou moins radicale selon les pays. » (1997, p. 18).

Il est à signaler que l'arabe enseigné à l'école, dont la source est l'arabe littéraire ancien, est une variante standardisée par les grammairiens pour lui faire une place parmi les langues internationales et la faire adapter aux exigences du monde actuel. L'arabe standard est donc issu de l'arabe classique coranique, dont il faut cependant nettement le distinguer :

« L'arabe classique qui est caractérisé par la régularité schématique de l'ensemble grammatical (...) les règles minutieuses d'une syntaxe abondante en distinctions subtiles presque toutes inexistantes en arabe parlé moderne, la surabondance d'un lexique où se cumulent les vocabulaires particuliers des lieux et des époques et les trouvailles des auteurs stylistes, tout porte la marque d'une langue savante et non d'usage journalier. » (Chejne, cité par Taleb-Ibrahimi, 1997, p. 26).

Quelle est la place de cet arabe standard moderne, officiellement langue nationale, dans la vie sociale algérienne ? Il est difficile de répondre à cette question puisque les discours officiels sont souvent démentis par l'observation de la réalité :

« Le handicap est la sclérose culturelle dans laquelle cette langue est enfermée et l'insuffisance de renouveau de la vitalité nécessaire à toute langue, plus particulièrement à celle-ci qui n'est pas stimulée quotidiennement par l'usage quotidien. Cette situation conduit au fait que l'attachement à cette langue a

tendance à se réduire, pour les couches non cultivées, à l'aspect sacré qu'elle incarne. » (Grandguillaume, *op. cit.* p.18).

En effet, cette langue, réservée uniquement et officiellement aux échanges entre intellectuels et religieux, la justice, l'administration, certains médias, l'enseignement et les discours officiels, est cependant absente des échanges quotidiens et de la vie de tous les jours.

L'arabe algérien

Cette variété orale est utilisée comme langue véhiculaire⁴ de la majorité du peuple algérien. Langue maternelle de la plupart des enfants dans leurs familles, l'arabe algérien subit plusieurs dénominations dont aucune n'est innocente car chacune comprend des connotations et des implicites. La dénomination la plus idéologique consiste à parler de « dialecte », ce mot étant utilisé de façon péjorative pour le distinguer de « langue » comme si ce que parle la majorité des Algériens au quotidien ne méritait pas le nom noble de langue. Une autre dénomination dérivée de la première consiste à parler d'« arabe dialectal ». Elle a pour avantage de contenir le mot linguistique « arabe » mais conserve la connotation dévalorisante par son adjectif.

L'expression « arabe algérien » a l'avantage de lier une pratique linguistique à une communauté définie par un territoire géographique. Elle reconnaît à cette communauté le statut de communauté linguistique, c'est-à-dire qui possède une langue à elle. Toutefois, ces deux dernières expressions ne sont pas encore utilisées couramment par les locuteurs, qui préfèrent la plupart du temps parler de « derja », qui est le mot arabe pour désigner ce parler. Ce mot a d'ailleurs plusieurs orthographes en français puisque il n'y a pas de graphème français pour retranscrire les phonèmes arabes. On trouvera ainsi : derija, deridja deridjà, darja... etc. Pour notre part, nous avons décidé d'utiliser la graphie suivante : « derja », qui nous semble à même de reproduire le plus fidèlement possible la prononciation algérienne, et qui sera considérée en français comme un substantif féminin susceptible d'être mis au pluriel (derjas).

De la même façon que nous avons posé la question pour l'arabe standard moderne, nous pouvons à présent nous demander : quelle est la place de derja dans le paysage sociolinguistique algérien ? Un discours convenu et courant consiste à dire que cette langue ne possède que des formes orales et qu'elle n'est pas écrite. Si l'observation scientifique de derja montre en effet que sa forme parlée la soumet à la variation (il y a diverses derjas suivant les régions en Algérie), cela n'entrave pas l'intercompréhension d'une Wilaya à l'autre, ce qui montre bien qu'il y a une permanence des formes linguistiques dans cette langue. Par ailleurs, si elle est peu écrite c'est plutôt une question d'usage que d'impossibilité car toute forme orale d'une langue peut être transcrite sous une forme graphique. Il suffit pour cela que l'usage s'en empare et qu'on diffuse l'utilisation pour la généraliser. Ainsi on trouve des formes écrites de la derja sous la plume d'écrivains, de journalistes, de chanteurs, dans des écrits intimes manuscrits comme les journaux personnels, les lettres familiales ou les écrits sociaux quotidiens (listes d'achats, textos ou autre).

Le français

En raison de sa position géographique et ses richesses naturelles, le Maghreb a été de tout temps une région convoitée par d'autres peuples. Ainsi cette région était toujours en contact avec d'autres, et cette présence étrangère au Maghreb a favorisé le contact de langues, dont l'influence, au niveau linguistique, apparaît clairement dans le paysage linguistique de cette région en général, et celui de l'Algérie en particulier :

« Faute de pouvoir remonter jusqu'à l'Antiquité - époque où la présence du punique et du latin est attestée- nous allons nous intéresser surtout à la période contemporaine - sans toutefois occulter la présence ottomane, qui pendant plusieurs siècles, sans bouleverser le paysage linguistique du pays a influé essentiellement sur la les variétés urbaines (Alger, Médéa, Tlemcen et Constantine) par l'emprunt d'un nombre considérable de mots turcs dans la vie de tous les jours - au cours de laquelle des langues européennes et tout particulièrement l'espagnole ont marqué de leur empreinte les parlers de l'Ouest algérien, surtout ceux de l'Oranais par la présence d'une forte proportion de colons d'origine espagnol, puis l'italien qui, pour les mêmes raisons (présence de colons d'origine italienne mais aussi vieux contacts dans les villes portuaires de l'Est Algérien) a lui aussi laissé son empreinte dans certains parlers algériens bien qu'il faille dire ces contacts se sont exclusivement traduits par des emprunts lexicaux parfaitement intégrés dans les usages. » (Taleb-Ibrahimi, op. cit., p. 34-35).

Cependant, de toutes les langues étrangères qui se sont succédées et côtoyées en Algérie, la langue française est celle qui a le plus influencé le paysage linguistique, en acquérant, avec le temps, un statut particulier « il est fréquent de voir des Algériens se parler en français, de même que de voir des alternances de langues où le français est impliqué » (Blanchet, 2006, p. 34). D'où vient cette position privilégiée de la langue française en Algérie, par rapport aux langues étrangères ? Comment est-elle arrivée à prendre une position d'une langue qui concurrence les langues du peuple algérien ?

Suite à la conquête de l'Algérie en 1830, l'un des objectifs du colonisateur est de procéder à la francisation du peuple algérien, en détruisant les lieux d'apprentissage de la langue arabe :

« Le français, en évinçant la langue arabe dans son propre territoire (à l'exception, toutefois, du religieux) a conduit les Algériens à se réfugier dans l'oralité devenue leur mode d'expression dominant, seule forme de résistance à opposer à l'entreprise forcenée de désarabisation et de déscolarisation menée par les colonisateurs et dont la plus dramatique des conséquences a été de plonger ce peuple, héritier d'une culture prestigieuse et séculaire, dans la nuit coloniale de l'analphabétisme et de l'ignorance.» (Taleb-Ibrahimi, op. cit. p. 35).

En accédant à l'indépendance, l'Algérie, comme la majorité des nations colonisées, n'a fait que reproduire le modèle idéologique et politique de son colonisateur français, dans la gestion du pays. Cela est dû en partie à la formation politique et intellectuelle de la majorité des dirigeants du pays à partir de 1962 :

« Le modèle politique français a eu des *effets considérables sur le système étatique qui a été mis en place dans l'Algérie, indépendante, y compris notamment une gestion centralisatrice de la question linguistique.* » (Blanchet, 2006, p.31).

La politique d'arabisation adoptée et préconisée par les diverses constitutions depuis 1963, n'a pas eu d'influence sur la place de la langue française, qui reste profondément ancrée dans l'environnement linguistique algérien :

« Toutes les données nous amènent à poser le problème de la place de la langue française dans notre société depuis l'avènement de l'indépendance. Oscillant constamment entre le statut de langue seconde et celui de langue étrangère privilégiée, partagée entre le défi officiel, la prégnance de son pouvoir symbolique et la réalité de son usage, l'ambiguïté de la place assignée à la langue française est un des faits marquants de la situation algérienne. » (Taleb-Ibrahimi, 1997. p. 42).

Cette présence de la langue française dans l'usage quotidien des parlers algériens, son emploi, parfois unique, dans certains secteurs comme l'économie, les médias, certains domaines de l'enseignement, son statut de langue de science et de modernité, lui confèrent un statut particulier, dont la question de langue étrangère ou seconde est toujours posée, et la difficulté de la situer ou la classer dans le répertoire langagier algérien constitue, justement, l'un des facteurs qui composent la complexité qui caractérise ce répertoire plurilingue :

« Le français qui, tout en associant écrit et oral, est imbriqué par le jeu des emprunts dans le réseau des langues parlées. Langues étrangère à statut particulier, il demeure bien ancré dans les habitudes langagières de la majorité des Algériens et son influence dans la vie culturelle et sociale n'est pas négligeable. Il s'accommode beaucoup mieux des langues orales et participe de la construction d'un nouveau code par le truchement des emprunts, des calques, des alternances transcodiques. L'accès à la langue française est signe de promotion sociale et d'ouverture à la modernité. Le français est considéré comme une source d'enrichissement, d'épanouissement et véhicule des valeurs où beauté et prestige prédominent. Cette langue va en faveur de la valorisation de ceux qui la parlent. » (Temim, 2007, p. 30).

Ainsi donc, le statut officiel attribué à la langue française comme langue étrangère ne reflète pas la réalité linguistique algérienne et les pratiques langagières⁵ effectives. L'observation de ces pratiques montre que la langue française, si elle n'est pas l'unique moyen de communication dans certaines situations, est toujours mêlée aux différents parlers algériens, que ce soit l'arabe ou le berbère.

Tamazight et ses variantes

Parmi les sphères de langage qui occupent une grande place dans le répertoire langagier algérien, il y a tamazight et ses différentes variantes. Langue « maternelle»⁶ d'une large tranche de la population algérienne, cette langue, nommée aussi langue berbère, englobe tous les parlers de l'Afrique du Nord, sans limites géographiques précises, comme le confirme Mebarek-Slaouti :

« La nomination de «langue berbère » désigne tous les parlers « berbères » actuels de l'Afrique du Nord et du Sahara. Le berbère ne reflète pas *la langue d'un pays bien délimité géographiquement et politiquement : il est parlé dans diverses zones avec des variantes que l'éloignement géographique suffirait à justifier bien que d'autres causes interviennent également. En effet, les communautés berbérophones qui emploient le berbère comme première langue sont nombreuses non seulement en Algérie, au Maroc, en Tunisie, en Libye, en Mauritanie mais aussi en Egypte, au Mali, au Niger...* » (2007, p. 91).

L'arabisation et l'islamisation du Maghreb sont parmi les causes de la concentration de ces parlers berbères essentiellement dans les Aurès, la Kabylie et le M'zab, régions montagneuses et difficiles d'accès :

« Face à l'islamisation et l'arabisation du pays, les parlers berbères ont reculé et se sont réfugiés *dans des contrées au relief et à l'accès difficiles et souvent séparées par de grandes distances. Les principales zones berbérophones, en Algérie, sont les Aurès, le Djurdjura (Kabylie), le Gourara, le Hoggar et le M'zab ainsi que certains îlots disséminés ici et là dans le reste du pays.* » (Taleb-Ibrahimi, op. cit. p.33).

Chaque région se caractérise par son parler spécifique, variété du berbère. Ainsi nous trouvons le parler kabyle dans la région kabyle (Tizi Ouzou, Béjaïa, Bouira...), le parler chaoui dans les Aurès et l'Est algérien, le parler chenoui au centre algérien et surtout la Wilaya de Tipaza, le parler chelhi essentiellement dans l'Atlas marocain et le parler amazigh ou touareg au Sahara algérien et quelques régions du Nord des pays africains voisins comme le Nord du Mali.

Les difficultés éprouvées par la population berbérophone à s'adapter au climat et aux conditions de vie difficiles, dans ces régions montagneuses, ont causé une forte poussée migratoire vers les autres régions du pays ainsi que vers d'autres pays, notamment la France, qui connaît une forte présence surtout de la communauté kabyle. Cette mobilité a engendré la présence de ces parlers, surtout dans les grandes villes, à la fois algériennes et étrangères.

Reconnue comme langue nationale à partir de septembre 2004 et introduite dans l'enseignement scolaire depuis 1995, la langue berbère est restée durant longtemps un moyen de communication exclusivement oral, réservée surtout aux échanges quotidiens familiaux et amicaux, malgré son histoire qui atteste la présence depuis toujours d'une transcription de cette langue :

« Contrairement à des idées fort répandues, véhiculées aussi bien par les Berbères eux-mêmes que par les étrangers, *berbérissants soient-ils ou seulement berbérophones, la langue berbère semble avoir toujours été écrite :*

- *écrite à l'aide de ses propres signes originaux à une période de développement civilisationnel unique : période des signes libyco-berbère formant des inscriptions surtout funéraires (ce qui a été retrouvé), antérieures à la période dite historique ;*
- *écrite avec d'autres caractères d'écriture - appartenant à des envahisseurs successifs - quand le pays s'est trouvé être entre des mains étrangers : inscriptions latines d'Afrique du Nord durant l'empire romain et écrits berbère en lettres arabes du Moyen-âge ;*

- écrite avec des signes d'écriture étrangers dans des lieux occupés par des Berbères qui utilisent des signes d'écriture du pays même : exemple des écrits berbères en hiéroglyphes égyptiens. » (Mebarek- Slaouti, *op. cit.* p. 99).

Vecteur d'une culture très ancienne, la langue berbère constitue une composante essentielle du paysage linguistique algérien et une description du répertoire langagier sur le plan individuel ou social, sans référence à cette langue, reste incomplète et infidèle à la réalité linguistique effective.

En conclusion de cette présentation succincte du plurilinguisme que l'on peut rencontrer sur le territoire algérien, sous ses formes écrites ou orales, on peut remarquer qu'une description linguistique séparée ne peut pas rendre compte des usages sociaux réels. En effet, c'est la pratique du mélange qui est le quotidien linguistique dans notre pays : autant à l'intérieur de chaque langue qui est elle-même souvent un mélange d'autres langues avec lesquelles elle a été en contact, qu'à l'intérieur des pratiques langagières de chaque locuteur qui alterne les diverses langues de son répertoire dans ses usages quotidiens ou à l'intérieur de groupes sociaux divers (famille, travail, etc.) qui ont chacun leurs pratiques linguistiques propres.

Dans cet univers linguistique complexe nous avons choisi, comme échantillon pour notre analyse, un fonctionnaire d'une banque publique, avec qui nous avons mené un entretien semi-directif dans le but de reconstituer sa biographie langagière (il est père d'un collégien, qui fait aussi partie de notre enquête). L'analyse du discours recueilli nous permettra en premier de voir quelles sont, d'après lui, les langues en présence dans sa vie et leur liaison avec le déroulement de cette vie, et en second lieu les représentations véhiculées par ce sujet sur les langues et ses locuteurs.

Présentation de l'enquêté et analyse de l'entretien

Né à Djidjel, une ville côtière de l'Est de l'Algérie, Smail est venu à Alger à l'âge de 5 ou 6 ans, juste après l'indépendance. Son cursus scolaire interrompu avant le baccalauréat, il l'a fait en français. Marié à Alger avec une Bougiote (femme originaire de Bougie, ou Bejaïa, en Kabylie), avec qui il a eu trois enfants, il est installé à Blida depuis 1996. Il est fonctionnaire dans une banque publique et sa femme est enseignante d'arabe. Notre entretien a eu lieu au domicile de l'enquêté.

Son parcours et ses déplacements ont forgé chez Smail une identité sociolinguistique complexe et une conscience plurilingue, comme nous allons le voir dans les extraits, très conflictuelle. Au préalable et au début de son discours, et en réponse à la question sur les langues qu'il connaît, Smail évoque uniquement les langues enseignées et apprises à l'école :

1APQ2 : quelles sont les langues que vous connaissez ?

1APR2 : le français et l'arabe

1APR29 : après 62 c'est l'indépendance/ après j'ai commencé à l'école/ inscrit/ j'étudiais le français et l'arabe.

Par la suite il évoque l'existence des autres variétés algériennes apprises soit à la maison soit par contact :

1APR17 : à l'école / à l'école / les deux langues à l'école / le français à l'école / l'arabe à l'école / la troisième de naissance comme ça / à la maison dans la rue

1APR68 : oui / même il y a des dialectes que je ne parle pas mais que je comprends / mais il y a des choses c'est avec le contact que j'ai appris ces parlers

L'enquête emploie différentes désignations pour évoquer les langues qu'il connaît, ainsi il désigne par langue arabe seulement l'arabe littéraire :

1APR3 : l'arabe littéraire / l'arabe le nôtre le vrai arabe ;

et il désigne par « dialecte » l'arabe dialectal :

1APR4 : si / ce n'est pas une langue ce dialecte ;

plus loin il emploiera les mots de « langage algérois » :

1APR50 : moi quand les personnes viennent à la banque me reconnaissent que je suis Algérois parce que j'ai un langage algérois

et « l'algérien » :

1APR65 : c'est de l'algérien / je vous ai déjà dit, le mot « sahraoui » pour la langue des Sahraoui :

1APR67 : **ce ne sont pas des langues** ↑ / je connais même celui du sahraoui / comment on l'appelle / celui de Bousaada **par des rencontres** / quand on entend /

Il fait donc une différence entre langue et dialecte, ce qui correspond à une hiérarchie dans sa bouche, et il a tendance à désigner un parler par l'adjectif qui vient de son lieu géographique. Il distingue par ailleurs les ressemblances et différences entre parlers. Tout en confirmant l'existence d'une différence entre les différents parlers algériens, qu'il limite même géographiquement, il déclare que tous ces parlers sont de « l'algérien » :

1APQ65 : donc l'algérois n'est pas votre langue maternelle ainsi que le blidéen ?

1APR65 : c'est de l'algérien / je vous ai déjà dit

1APQ66 : elles sont toutes pareilles ?

1APR66 : elles ne sont pas pareilles non.

1APR75 : ah ↑ géographiques / dès que vous arrivez à Bir Touta c'est fini Blida

1APR76 : ah oui Affroun aussi c'est Blida.

À travers les qualificatifs qui accompagnent les langues citées, nous pouvons accéder à l'opinion que se fait notre enquête de ces langues. L'arabe classique, même s'il n'est pas reconnu dans les pratiques quotidiennes, est toutefois qualifié par des expressions élogieuses :

- « le pur » :

1APR8 : parce qu'il y a des mots / comme nous par exemple on a le français le kabyle l'arabe / c'est mélangé / l'arabe non il est pur il y a uniquement l'arabe

- « le vrai » « le nôtre », qui signale un sentiment d'appartenance :

1APR3 : l'arabe littéraire / l'arabe le nôtre le vrai arabe.

Par contre il manifeste une représentation dévalorisée de l'arabe algérien par rapport à l'arabe classique. En effet, il insiste sur le fait que ce parler n'est pas une langue :

1APR4 : si : ce n'est pas une langue ce dialecte

1APR7 : ce n'est pas une langue

1APR67 : ce ne sont pas des langues ↑ / je connais même celui du sahraoui - comment on l'appelle - celui de Bousaada par des rencontres / quand on entend,

que c'est un mélange :

1APR8 : parce qu'il y a des mots / comme nous par exemple on a le français le kabyle l'arabe - c'est mélangé / l'arabe non il est pur il y a uniquement l'arabe

Il signale aussi qu'il est aussi constitué d'un vocabulaire qui ne figure pas dans le dictionnaire, qu'il n'est donc pas important d'apprendre :

1APR11 : voilà : il y a des mots - c'est-à-dire ils n'existent pas dans le dictionnaire

1APR193 : c'est faux / je suis contre vous ne pouvez pas les apprendre / c'est impossible ↑

1APR198 : oui pour se développer ↑ toutes les langues ah / l'anglais sans vous dire ce qu'il représente/ le français ils sont la deuxième ou la troisième puissance / l'italien également/ l'espagnol aussi va prendre sa place / la majorité des pays de l'Amérique latine parlent en espagnol / c'est-à-dire s'ils arrivent à maîtriser ces langues ils vont se débrouiller dans ces pays industrialisés ↓ si vous leur parlez en arabe ou dans une autre langue touareg ou je ne sais pas / personne ne vous comprendra.

Il ajoute aussi que ces parlers ne sont pas un véhicule pour la science, que leur rôle est d'assurer la communication :

1APR189 : non ↑ vous avez les langues après les dialectes / c'est les langues qui sont les premières/ parce que c'est dans les langues qu'on trouve la science / les dialectes c'est pour parler.

Qu'elles soient positives ou négatives, ces positions montrent une familiarité avec la réflexion sur les langues et de réels savoirs, même s'ils sont empiriques. Quant au français, il véhicule visiblement des sentiments et des attitudes divers. L'enquêteur déclare :

1APR162 : c'est plus facile en français / quand je lis c'est léger / en arabe que veut dire ça ? / Je n'ai pas compris ce mot / j'appelle ma femme pour m'aider / vous avez compris

1APR163 : non ↑ je comprends l'arabe / simplement pour décortiquer les mots ce n'est pas facile/ quand vous lisez en français /c'est rapide / mais en arabe / comme je ne lis pas en arabe / je lis doucement / mais je comprends l'arabe / je lis difficilement ça fait mal aux yeux par contre en français.

Il manifeste enfin un intérêt réel pour l'enseignement des langues des pays industrialisés pour ses enfants :

1APR198 : oui pour se développer ↑ toutes les langues ah / l'anglais sans vous dire ce qu'il représente/ le français ils sont la deuxième ou la troisième puissance / l'italien également/ l'espagnol aussi va prendre sa place / la majorité des pays de l'Amérique

latine parlent en espagnol / c'est-à-dire s'ils arrivent à maîtriser ces langues ils vont se débrouiller dans ces pays industrialisés ↓ si vous leur parlez en arabe ou dans une autre langue Touareg ou je ne sais pas / personne ne vous comprendra.

Ainsi, à travers les réponses données nous remarquons que le bilinguisme déclaré au début (arabe / français) devient un plurilinguisme inconscient (arabe classique / français/ algérois / jijilien...etc.) ou plutôt mal conscientisé : l'enquêté ne se rend d'ailleurs pas compte qu'au fil de l'entretien, il complète voire contredit son affirmation de départ.

Nous passons à présent aux représentations que se fait l'enquêté des autres locuteurs des langues désignées. Cet enquêté trouve les habitants de Blida (rappelons qu'il est de Jijel, une ville proche de la Kabylie et qu'il a vécu à Alger) curieux, indiscrets et sauvages :

1APR45 : ils sont curieux / par rapport à Alger ils ne s'intéressent pas à vous

1APR57 : les discussions dans la rue / ici à Blida toutes les personnes entendent cette discussion/ par exemple / moi je suis ici j'entends l'histoire racontée entre deux personnes qui sont loin de moi

1APR58 : à haute voix ils ne se soucient de rien - vous avez compris / ils ne respectent personne/ vous avez compris c'est sauvage.

L'image négative qu'il porte sur les Blidéens se retrouve aussi chez les Algérois qu'il qualifie de vaniteux et d'indiscrets :

1APR59 : non pas discrets ↓ même là-bas ils tiennent un langage qui vous fait fuir - eux aussi ils ont - comment on appelle ça / à eux / mais je vous ai donné un exemple / vous entendez là-bas des choses/ tu viens demain ? / Non tu ne viens pas / pourquoi ? / Cette virilité mal placée.

Cependant, pour lui les Algérois sont plus ouverts que les Blidéens :

1APR46 : voilà ils sont plus ouverts.

Par contre, et comme on pouvait s'y attendre, il valorise les habitants de sa région natale Jijel (Wilaya de l'Est d'Algérie) qu'il trouve calmes, discrets et éduqués. Il ajoute qu'il se sent en sécurité dans cette région :

1APR61 : Jijel sont plus / comment dire / calmes / plus discrets par rapport à eux plus éduqués par rapport à eux

1APR79 : natale / au même temps là-bas je me sens en sécurité / parce que vous savez pourquoi /

On voit combien ces images de ses propres voisins sont variées, peut-être même contradictoires ou affirmées de façon non fondée. Elles se basent sans doute sur des expériences personnelles et un vécu familial particulier. Ce discours souligne aussi combien les jugements portés sur les uns et les autres sont teintés de subjectivité, et en l'occurrence peut-être de nostalgie de la région natale, donc de déformations potentielles.

Nous remarquons, par ailleurs que cet enquêté fait des nuances fines dans ses capacités lorsque nous essayons de lui faire évaluer ses compétences linguistiques. Il déclare qu'il connaît plusieurs variétés, comme celles du Sud, d'autres qu'il comprend mais qu'il ne parle pas. Il dit aussi pouvoir tenir une discussion en kabyle :

1APQ67 : donc vous connaissez plusieurs langues ?

1APR67 : ce ne sont pas des langues ↑ / je connais même celui du sahraoui / comment on l'appelle / celui de Bousaada par des rencontres / quand on entend /

1APQ68 : il y a une différence entre ces parlers ?

1APR68 : oui / même il y a des dialectes que je ne parle pas mais que je comprends / mais il y a des choses c'est avec le contact que j'ai appris ces parlers

1APQ69 : est-ce que vous pouvez tenir une discussion en kabyle ?

1APR69 : oui je peux

1APQ70 : et avec une personne du sud ?

1APR70 : oui bien sûr ↑ mais il y a des mots que je ne comprends pas ↑

1APQ71 : vous arrivez quand même à comprendre

1APR71 : comme lui il ne comprend pas certains mots

1APQ72 : et vous ?

1APR72 : également / parce que ces mots sont utilisés uniquement dans cette région

1APQ73 : vous m'avez dit qu'il y a le jizlien l'algérois le blidéen donc plusieurs dialectes

1APR73 : oui.

Enfin il sait que c'est plus facile pour lui de lire en français qu'en arabe :

1APR162 : c'est plus facile en français / quand je lis c'est léger / en arabe que veut dire ça ? / Je n'ai pas compris ce mot / j'appelle ma femme pour m'aider / vous avez compris.

On voit que la complexité du contexte linguistique va ici de pair avec une appréhension fine de la complexité de ses propres capacités langagières et sociales. Cependant, cette conscience plurilingue lui pose souvent problème ; ainsi par exemple, il désigne, au début de l'entretien, un seul et unique parler propre à tous les Algériens :

1APR5 : parce que : ah uniquement pour nous les Algériens / vous trouverez d'autres

1APQ6 : qui sont ceux là ?

1APR6 : les Tunisiens / les Marocains d'autres ah les Egyptiens tous et ainsi de suite.

Par la suite, il déclare qu'il existe plusieurs parlers, propres à chaque région, qu'il délimite même géographiquement :

1APQ68 : il y a une différence entre ces parlers ?

1APR68 : oui / même il y a des dialectes que je ne parle pas mais que je comprends / mais il y a des choses c'est avec le contact que j'ai appris ces parlers

1APQ69 : est-ce que vous pouvez tenir une discussion en kabyle ?

1APR69 : oui je peux

1APQ70 : et avec une personne du sud ?

1APR70 : oui bien sûr ↑ mais il y a des mots que je ne comprends pas ↑

1APQ71 : vous arrivez quand même à comprendre

1APR71 : comme lui il ne comprend pas certains mots

1APQ72 : et vous ?

1APR72 : également / parce que ces mots sont utilisés uniquement dans cette région

1APQ73 : vous m'avez dit qu'il y a le jizlien l'algérois le blidéen donc plusieurs dialectes

1APR73 : oui

1APQ74 : vous êtes à Blida / selon vous où commence la différence ?

1APR74 : vous êtes à Blida / si vous rencontrez un algérois vous n'êtes plus à Blida

1APQ75 : je parle des frontières géographiques

1APR75 : ah ↑ géographiques / dès que vous arrivez à Bir Touta c'est fini Blida

1APQ76 : à Boufarik je suis toujours à Blida ?

1APR76 : ah oui Affroun aussi c'est Blida

1APQ77 : donc il y a des limites ?

1APR77 : oui il y a des limites / il y a des frontières.

Cette personne est cultivée, elle a des responsabilités dans son métier ; ce n'est donc pas quelqu'un qui serait affecté de confusion mentale ou de défaut d'abstraction. Toutefois, il y a un décalage entre la complexité de son vécu à travers les langues et l'absence d'habitude d'en parler. C'est dans le moment de la biographie langagière avec l'enquêteur qu'il prend peu à peu conscience de l'épaisseur de son propre vécu.

La confusion et la contradiction apparentes dans les déclarations de cet enquêté, qui sont visibles en cours d'entretien, sont fortement liées à son itinéraire de vie et ses déplacements. En effet, à travers la reconstitution de sa biographie langagière, nous pouvons accéder à son identité plurilingue que lui-même lui éprouve des difficultés à décrire et qu'il semble découvrir au fur et à mesure qu'il en parle.

Références bibliographiques

Blanchet, F., 2006 «La lettre de l'AIDRF », n° 38. In : Rispaïl, M., (dir.), *L'enseignement du français dans des situations de plurilinguisme (31-36)*, Lille 3: UFR

Calvet, L.-J., 1993, *La sociolinguistique, Que sais-je ?*, Paris : PUF.

Cuq, J., 2003, *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*, Paris : CLE International.

Grandguillaume, G., 1997, «Le multilinguisme dans le cadre national au Maghreb ».In : Laroussi, F., (coord.), *Plurilinguisme et identités au Maghreb (pp. 13-17)*, n° 233, France : PUR

Mebarek-Slaouti, T., 2007, «Le nom de la langue berbère dans l'histoire : rapport entre l'ethnonyme, l'écriture et les communautés linguistiques berbérophones ». In : Cheriguen, F., *Les enjeux de la nomination des langues dans l'Algérie contemporaine (pp. 19-35)*, Paris : L'Harmattan.

Taleb Ibrahim, K., 1997, *Les Algériens et leur(s) langue(s)*, Algérie : EL HIKMA.

Thamin, N., Simon, D-L, « Réflexions épistémologiques sur la notion de biographies langagières », http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/IMG/pdf/D--L-Simon_et_N-Thamin__Reflexions_epistemologiques_sur_la_notion_de_biographies_langagieres_cle0126fa.pdf, 30 Août 2012.

Temim, D., 2007, «Nomination et représentation des langues en Algérie ». In : Cheriguen, F., *Les enjeux de la nomination des langues dans l'Algérie contemporaine (pp. 19-35)*, Paris : L'Harmattan.

Notes

¹ Cf. aussi les textes de Malika Bensekat et de Zinab Seddiki, dans ce n°.

² Plus connu en français sous le nom de « berbère ».

³ Mitidja est une plaine, constituée de terre agricole très fertile, au Nord d'Algérie d'environ 100 Km de longueur et de 2 à 18 km de largeur.

⁴ Selon Calvet, une langue véhiculaire «est une langue utilisée pour la communication entre locuteurs ou groupe de locuteurs n'ayant pas la même première langue. Cette langue peut être celle d'une partie prenante (...), une tierce langue ou une langue créée » (1997, p. 289).

⁵ Selon Kaci «pratiques langagières » renvoie aux «manifestations de l'interaction des différents facteurs linguistiques, psychologiques, sociologiques, culturels, éducatifs, affectifs...qui sont constitutifs des caractéristiques individuelles *et de groupe* » il ajoute que «cette notion peut désigner le fait que sous l'angle de l'énonciation et dans la production de discours, toute activité de langage est en interaction permanente avec le milieu où elle s'effectue. Elle est certes déterminée par *les éléments de ce milieu, mais elle y produit aussi des effets* » (cité par Taleb-Ibrahimi, *op. cit.* p. 89).

⁶ Cette expression renvoie dans le langage courant à la langue de la mère. Cependant, cette notion trop connotée peut renvoyer à la première langue acquise (pas forcément celle de la maman) ou à la langue de tous les jours (celle utilisée depuis son enfance dans la communauté). Par ailleurs, «la complexité du maniement de la dénomination de langue maternelle amène à lui substituer, dans la communauté scientifique des appellations supposées plus neutres, *langue première ou L1, sans résoudre pour autant les difficultés liées à la multiplicité des déterminations familiales, sociales, culturelles et politiques* » (Cuq, *op.cit.*, p. 151).